

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

227-228 | 2018

Varia

Bernard Müller, Caterina Pasqualino & Arnd Schneider, eds, *Le Terrain comme mise en scène*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017, 182 p., notes bibliogr.
(« Nouvelles écritures de l'anthropologie »).

Sandra Delacourt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32890>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 282-283

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Sandra Delacourt, « Bernard Müller, Caterina Pasqualino & Arnd Schneider, eds, *Le Terrain comme mise en scène* », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32890>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Bernard Müller, Caterina Pasqualino & Arnd Schneider, eds, *Le Terrain comme mise en scène*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017, 182 p., notes bibliogr.
(« Nouvelles écritures de l'anthropologie »).

Sandra Delacourt

RÉFÉRENCE

Bernard Müller, Caterina Pasqualino & Arnd Schneider, eds, *Le Terrain comme mise en scène*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017, 182 p., notes bibliogr. (« Nouvelles écritures de l'anthropologie »).

- 1 DIRIGÉ par Bernard Müller, Caterina Pasqualino et Arnd Schneider, ce passionnant ouvrage collectif apporte un éclairage essentiel sur le rapprochement qui s'est opéré, au cours des dernières décennies, entre l'art et l'anthropologie. Dans un riche essai introductif, les coordinateurs exposent les enjeux épistémologiques, éthiques et politiques d'une révision des modalités de la production de l'homme par l'homme, selon des méthodologies empruntées au champ de la création artistique. Sont ensuite réunies les contributions de chercheurs et d'artistes invités, soumettant au lecteur la nature des recherches conduites à partir de ce paradigme. En onze chapitres égrenés comme autant d'études de cas, ces auteurs mettent à nu leurs propres pratiques d'enquête et leurs motivations à requalifier leur travail de terrain selon des termes relevant d'une mise en scène. Leur postulat commun est que la création de situations inédites est susceptible d'éclairer la société sous un jour nouveau et de faire émerger, dans le champ de la recherche, des objets et des sujets qui demeureraient impensés sans le truchement de dispositifs performatifs artistiques.
- 2 Cette position ne traduit en rien une attitude provocatrice ou anti-scientiste ; elle affirme son enracinement dans l'histoire même de la discipline anthropologique. Agi et agissant,

instable et en perpétuelle recreation, le « terrain » tel qu'il est ici appréhendé s'attaque à un imaginaire qui, bien que déconstruit depuis la fin des années 1960, demeure fortement ancré dans l'histoire des sciences humaines et sociales. Assimilé au laboratoire du chercheur en sciences naturelles dès les années 1880, le terrain s'est longtemps donné à penser comme un champ stérile, qui offrirait un cadre d'observation et d'expérimentation propice au déroulement protocolaire de l'investigation scientifique¹. Les auteurs de cet ouvrage s'inscrivent dans une tradition discordante, impliquant d'autres régimes de narration, d'énonciation et d'adresse. Mettant en doute la transparence et la lisibilité du terrain anthropologique, ils procèdent à une révision épistémologique soucieuse de mettre en exergue l'historicité de la notion d'objectivité scientifique², la dimension culturelle et politique de l'instrumentation du voir³, ainsi que les rapports d'asymétrie engagés entre observants et observés. L'un des apports de cette publication est de revenir sur les liens nourris entre l'art et l'anthropologie, les moments forts de leurs articulations historiques et théoriques, mais surtout d'envisager la manière dont ils sont actualisés. S'ils reconnaissent leur dette envers des anthropologues tels que James Clifford, Clifford Geertz, John L. Austin, Victor Turner, Richard Schechner, ou encore Johannes Fabian et George Marcus – ces derniers comptant au nombre des contributeurs de ce livre –, les auteurs réunis ici assument des affinités avec les formes plus récentes de la performance, de l'« esthétique relationnelle » (Nicolas Bourriaud, cité pp. 7, 10, 70 et 129), du tournant ethnographique de l'art (Hal Foster, cité pp. 15, 55, 128-130 et 132) et des démarches artistiques qui se sont imposées dans les années 2000 comme des pratiques indisciplinées de la recherche⁴.

- 3 Dans ces enquêtes à visée transformatrice, menées par le biais de la création théâtrale (Bernard Müller, Johannes Fabian), filmique (Caterina Pasqualino & Chiara Ambrosio, Kathrin Oester & Bernadette Brunner), d'actions artistiques (Éric Chauvier) ou de reconstitutions (Thierry Bonnot, Morad Montazami), l'art est employé comme un levier heuristique, mais aussi comme un vecteur de dérégulation. Construits et mis en acte collectivement, les terrains apparaissent comme un espace où les relations sociales peuvent être jouées, rejouées et déjouées. Plutôt que de fixer et d'assigner des identités, des rôles et des statuts, ces recherches enregistrent les modalités selon lesquelles des subjectivités complexes entrent en relation avec d'autres. L'élaboration de contextes performatifs permet ainsi de mettre au jour les modes de délivrance du témoignage et leurs processus de véridiction, mais aussi les formes mêmes de l'action, la mobilisation de l'enthousiasme, de l'énergie et son épuisement. Voie d'accès à un impensé performatif, le corps occupe ainsi une place centrale au sein de ces dispositifs de recherche partiellement fictionnels. Alors que ces derniers s'élaborent, le terrain balisé cède la place à un territoire accidenté – un « nœud biographique » –, dont la topologie ne se révèle qu'en étant arpentée.
- 4 Ambitieux dans ses objectifs et humble dans son approche, *Le Terrain comme mise en scène* met en vis-à-vis le tournant artistique de l'anthropologie et le tournant ethnographique de l'art pour rendre compte des formes d'expérimentation, voire de désassujettissement, qu'ils permettent respectivement de mettre en œuvre dans le champ de la recherche. S'il n'élude pas les difficultés inhérentes à ces approches, ce livre présente l'intérêt majeur de se tenir à l'écart des fantasmes ordinairement nourris par l'art envers la recherche universitaire, et réciproquement. Dans un contexte où le langage de l'art est souvent singé, notamment par les nouvelles industries cognitives⁵, il constitue un outil

particulièrement pertinent pour repenser les enjeux qui rendent impérieuse la production de connaissances non aisément catégorisables et quantifiables.

NOTES

1. Cf. Bruno Latour & Steve Woolgar, *La Vie de laboratoire*, trad. de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1996 [1979].
2. Cf. Lorraine Daston & Peter Galison, *Objectivité*, trad. de l'anglais par Sophie Renaut et Hélène Quiniou, Dijon, Les Presses du réel, 2012 (« Fabula »).
3. Cf. Delphine Gleizes & Denis Reynaud, eds, *Machines à voir. Pour une histoire du regard instrumenté (XVII^e-XIX^e siècles)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017 (« Littérature & idéologies »).
4. Cf. : Mika Hannula, Juha Suoranta & Tere Vadén, eds, *Artistic Research. Theories, Methods and Practices*, Helsinki, Academy of Fine Arts / Gothenburg, University of Gothenburg, 2005 ; Janneke Wessling, ed., *See It Again, Say It Again. The Artist as Researcher*, Amsterdam, Valiz, 2011 (« Antennae Series » 6).
5. Cf. Yann Moulier Boutang, *Le Capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Amsterdam, 2007.